

NICOLE BRENEZ

## « Prima delle rivoluzioni, avant gardes arabes des années 2000 »

*Art press 2 n°21*, mai - juillet 2011

### Refonder l'individuation

[...] Or, ce dont témoigne avec force nombre d'œuvres visuelles contemporaines, c'est que l'individuation critique ici revendiquée, celle du sujet refusant tout modèle hérité, ne se ramène en rien à l'individualisme occidental. *Résonances* de Ismaïl Bahri (Tunisie, 2008, 7') en offre un résumé visuel. En très gros plan, des gouttes d'eau tombent lentement dans une baignoire, appelant chez le spectateur le souvenir de celles qui s'écoulaient de façon récurrente dans *Il y a encore tant de choses à dire* (1997), film consacré à l'agonie du poète activiste Saadallah Wannous par Omar Amiralay, testament intellectuel d'une génération entièrement mobilisée par le conflit israëlo-palestinien. Mais la baignoire de *Résonances* se vide pour laisser place à l'apparition de mots calligraphiés en arabe sur l'email blanc : « sombre pellicule de la nuit », « Horizon trouble »... Puis la nappe d'eau revient et la calligraphie s'y dissout lentement. Le film se consacre à observer la conductibilité entre l'encre et l'eau, entre les idées et les sensations, entre la suggestivité des phrases et la fluidité des ondes, conductibilité accentuée encore par la complémentarité plastique entre reflets tremblants, surimpressions et fondus, qui abolit la différence entre une trace originale et ses doubles. Sonorisé par un chant de cigales, ce fragment d'espace, surchargé de signes légers et flottants reliés par des traits à la manière de constellations cosmiques, évoque la tasse de café bergsonienne filmée par Jean-Luc Godard dans *2 ou 3 choses que je sais d'elle* (1967) : un modeste et ordinaire emblème du monde tel que la réflexion s'en saisit, une contemplation objectivée. Sur son site expérimental intime, *Résonances* observe la matérialité et le caractère inattendu des logiques de propagation des idées, et à ce titre prend tout son sens en 2011, au moment où la souffrance et le courage des uns se transmettent aux autres par mille moyens, non pas seulement rationnels et logiques mais aussi sensibles, émotionnels, visuels et concrets. Soigneusement copyrighté « Tunis, 2008 », *Résonances* image la complexité d'une propagation humaine. Si l'on doutait de la pertinence historique du film, il suffirait d'en écouter le commentaire par son auteur. Pour Ismaïl Bahri en partant précisément du caractère « calfeutré » d'un espace d'enfance, la salle de bain de la maison familiale de Tunis, il s'agissait, d'une part, de montrer comment l'intimité se connecte à d'autres espaces, à d'autres dimensions débordantes et insoupçonnées ; et par ces mots en dissolution, de décrire comment « le naufrage des écritures peut évoquer une extinction de voix, une extinction des mots, mais également une résistance à la perte »[1]. Autrement dit, bien loin de l'intériorité autotélique du sujet individualiste, c'est à partir de son intimité sensible que le sujet invente des processus illimités de connexion aux phénomènes, qui passent par toutes sortes de voies psychiques et matérielles, par la porosité, la capillarité, la fluidité, et plus seulement par des entités identifiables et des processus logiques [...]

[1] Entretien réalisé par Silke Schmickl, *Résistances III*, Lowave, 2010.